

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

12<sup>ME</sup> ANNÉE, No 625.—SAMEDI, 25 AVRIL 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



PATRICE DE MAC-MAHON & MARGUERITE D'ORLÉANS

Mariage du commandant de MAC-MAHON, duc de Magenta, avec S. A. R. la princesse MARGUERITE D'ORLÉANS

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL 25 AVRIL 1896

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Chronique européenne, par Raoul Bresseau. — Protestation, par Karoli. — Poésie : Les nuages, par Léon Dierx. — Nouvelle canadienne : 37-38 (avec gravures), par Eugène Moisan. — Poésie : Amie d'enfance, par J.-T.-O. Saucier. — Un village américain : Barre, Vermont, par Aimée Patrie. — Leçon de l'ancien testament. — Carnet du *Monde Illustré*. — Napoléon Ier : Campagne d'Italie. — Propos du docteur. — La mode (avec gravures). — Chronique mondaine. — Conseils pratiques. — Primes du mois de mars. — Nouvelles à la main. — Jeux et récréations. — Choses et autres. — Feuilletons : La mendicante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépén ; En détresse, par Jules Mary.

GRAVURES.—Mariage du commandant de Mac-Mahon, duc de Magenta, avec S. A. R. la princesse Marguerite d'Orléans. — De Londres à la Riviera et l'Italie : Vues panoramiques sur la ligne conduisant à Brindisi, par le mont Cenis et la Carniche (22 gravures). — Chambly, P. Q. : Vue de l'église et du couvent ; La gare du chemin de fer du Vermont Central. — Gravures de mode.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Les Hurons de Lorette éprouvent le besoin d'avoir des médailles et des bracelets et, comme ils veulent les avoir gratuitement, ils ont imaginé de s'adresser à la reine, par l'entremise du gouverneur-général, ce qui n'est pas une sottise idée.

Notre gracieuse souveraine, qui a tant de millions de sujets qu'elle en ignore même le nombre, sera probablement très flattée de recevoir cette requête, s'empresera d'y faire droit et relira sans doute plusieurs fois avec plaisir la supplique, adressée à son représentant au Canada.

Le style des Peaux-Rouges est en effet légendaire, pour sa simplicité et sa naïveté, et les Hurons de Lorette qui sont, en ce moment, si altérés de la soif de posséder des médailles et des bracelets, ont donné à leur demande la tournure des anciens jours et la familiarité respectueuse du genre épistolaire de leurs aïeux.

En voici un extrait :

Dis lui bien en Lui faisant notre demande de bracelets et de médailles que nous l'aimons (la reine). Quand Elle est dans le deuil, nous pleurons ; quand Elle a de la joie, nous sommes contents. Tu vas Lui dire cela Ononchio. Dis lui aussi qu'on a parlé au Grand Esprit de Lui donner encore de nombreux soleils, qu'il Lui accordent la santé, le bonheur et la paix, qu'il Lui conserve toujours ses possessions sur lesquelles le soleil ne se couche pas...

Ta Femme est venue avec Toi nous voir dans notre bourgade, il y a plusieurs soleils. Fais nos souhaits de bonheur à Ta femme distinguée, qui nous a fait le plaisir de venir nous voir dans notre bourgade.

Ononchio, merci.

Nous avons dit

Tes Frères.

N'est-ce pas que certaines expressions font bien dans cette lettre : Tu au lieu de "vous", Ononchio, pour "Excellence" ; *bourgade*, pour "village", et puis surtout cette finale : *Nous avons dit*. Tout cela a un petit air exotique, un vague parfum de bois, de prairie, voire même de scalpe qui rappellent les entretiens des héros de Fenimore Cooper : "Le grand serpent", "La longue carabine", etc., etc.

Entre nous, c'est une fumisterie pommée !

\*\* Les Hurons, de Lorette, ne sont pas plus sauvages que vous et moi, et il y a beau temps qu'ils ne parlent plus la langue de leurs ancêtres et qu'ils ont oublié ce style particulier qui nous plaît tant, en lisant les œuvres du grand romancier américain.

Les Hurons de Lorette parlent toujours français entre eux, beaucoup d'entre eux connaissent l'anglais, mais vous n'en trouverez pas deux qui puissent s'exprimer couramment en huron.

Ils ont droit de vote et peuvent exercer toute profession qui leur plaît ; Paul Picard, notaire et employé retraité du gouvernement, et M. Vincent, qui est curé, et très bon curé.

J'en pourrais citer d'autres.

Les Hurons de Lorette sont commerçants, fabricants, épiciers, tanneurs, ouvriers, journaliers, en un mot vivent et travaillent comme tout le monde. Leurs "squaws" ont été au couvent, leurs fils vont à l'école ou au collège ; ces pseudo-sauvages s'habillent comme nous ; ceux qui sont établis et font le commerce, en dehors du village, peuvent faire faillite comme tout autre citoyen civilisé des deux mondes, et vous savez que la faillite est la preuve indéniable d'une civilisation avancée.

Toutefois, en ce qui regarde ce dernier point, vous remarquerez que j'ai eu soin de dire : "font le commerce en dehors du village" ; car tant qu'ils demeurent dans leur bourgade—mot qu'ils n'emploient jamais—ils sont sous la tutelle du gouvernement et leurs propriétés sont inaliénables.

La "réserve" a une superficie de quatre mille arpents, a été donnée aux Hurons en 1794, par les RR. PP. Jésuites, qui étaient propriétaires de la seigneurie de Saint-Gabriel de Sillery. Elle est peu cultivée et ne sert guère qu'à fournir du bois de chauffage.

Je disais tout à l'heure que les habitants de la Jeune Lorette ne parlaient plus huron, et la chose est exacte, mais beaucoup peuvent encore chanter la messe dans cette langue, sans comprendre ce qu'ils chantent autrement que par la version française.

Gonzague Vincent, chantre de la paroisse, mort il y a une dizaine d'années, tenait à conserver la tradition, sous ce rapport, mais maintenant on chante généralement en latin ou en français.

Des six "chefs" qui ont signé la demande de médailles et de bracelets, quatre sont tanneurs ou plutôt passeurs de peaux, un est employé de la compagnie du chemin de fer du Lac Saint-Jean et le sixième est épicier.

Un sauvage épicier ! Un sauvage employé de chemin de fer ! ! que devraient leurs aïeux s'ils revenaient du paradis des Peaux rouges, où ils chassent dans des forêts sans bornes, en récompense des hauts faits qu'ils ont accomplis, des chevelures enlevées aux blancs !

Quoi qu'il en soit, le gouverneur-général a fait bon accueil à la supplique des rusés citoyens de Lorette

et nous verrons bientôt les "braves" de la "bourgade" décorés de médailles très larges, et les jolies femmes parées de bracelets précieux.

Et tout le monde sera content.

\*\* Record ! Record ! ! on ne parle que de records.

Voici le dernier record du piano.

Le maestro Camillo Baucia a joué du piano pendant quarante six heures, avec deux repos de dix minutes chacun.

Si cet individu avait fait le contraire, c'est à dire s'il avait pioché sa machine à bruit pendant deux fois dix minutes en quarante six heures, c'eût été beaucoup plus intelligent.

On devrait l'interner.

Et cependant, quelque horreur que l'on ait généralement pour cette caisse bruyante, beaucoup de personnes devraient s'en servir, surtout celles qui veulent conserver leurs cheveux. Le violon est également très bon pour cela.

Un statisticien anglais vient de découvrir que les instrumentistes restent chevelus ou deviennent chauves selon l'instrument qu'ils jouent.

Le piano et le violon préviennent ou arrêtent la chute des cheveux. Les pianistes et les violonistes sont, en effet, presque tous très chevelus.

Le violoncelle, l'alto, la harpe, la contrebasse préviennent la chute des cheveux, mais les instruments à vent, la clarinette, le hautbois, la flûte ne valent pas grand chose sous ce rapport.

Les pires sont les instruments de cuivre, et le trombone bat le record—toujours le record—de tous les autres.

En cinq ans, un tromboniste ou tromboneux a la tête comme une bille de billard.

Jouons donc du piano—avec sourdine, par exemple.

\*\* Il est un peu tard pour parler de la décoration du prince Henri d'Orléans, mais comme les journaux français en parlent encore un peu, je ne vois pas pourquoi je ne les imiterais pas.

Le prince d'Orléans a été nommé, comme vous le savez, chevalier de la Légion d'honneur, pour les services qu'il a rendus comme explorateur dans les régions peu connues qui séparent la Chine du Tonkin et de la Birmanie.

Cette décoration lui était due, mais les radicaux et les monarchistes n'en ont pas moins exprimé leur mécontentement pour des raisons différentes ; les premiers allèguent que le gouvernement n'aurait pas dû accorder cette distinction à un prince ; les monarchistes, de leur côté, disent qu'un cousin du duc d'Orléans, en l'acceptant, faisait, en quelque sorte, acte d'adhésion à la République.

Ces raisons sont mauvaises.

Il n'y a pas de politique dans cette affaire, mais simplement une récompense pour services rendus à la science et à la patrie, et, comme l'a dit un monarchiste, le gouvernement de la République s'est conduit en parfait gentilhomme ; il a fait preuve d'une vraie largeur d'esprit.

Le duc d'Orléans—celui que vous avez vu à Montréal il y a quelques années—en a été fort irrité et a même adressé de vifs reproches à son cousin, ce qui lui a fait fort peu d'effet, mais, en revanche, le duc d'Aumale, dont l'opinion vaut beaucoup mieux que celle du prétendant, lui a envoyé ses félicitations.

Ce pauvre duc d'Orléans, il ne perd jamais une occasion de faire ou dire une sottise.

\*\* Les Abyssiniens et leur empereur sont plus que jamais à l'ordre du jour.

Un voyageur français a eu plusieurs entrevues avec l'empereur Ménlick, qu'il décrit ainsi :

Accroupi sur un fauteuil pliant recouvert de peluche vieil or, au milieu d'une pelouse, l'empereur était entouré d'une foule de seigneurs. L'un d'eux tenait au-dessus de la tête du souverain un large parasol rouge brodé d'or. La physionomie du négus est pleine d'intelligence. Sa barbe légèrement grisonnante entoure

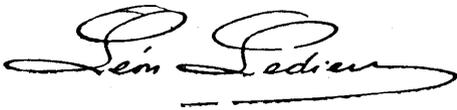
une figure très noire et grêlée. Une chemise de soie de couleur, un pantalon de cotonnade blanche, un *chamma* en coton blanc très fin, et un burnous de satin noir brodé d'or, forment son costume. Un serretête en mousseline blanche, et, par dessus, un large chapeau de feutre noir, cachent la calvitie impériale. Ménélick a des mains énormes. Il chausse des souliers Molière et porte des chaussettes de soie—parfois sans les souliers. Vous voyez que l'observation est complète.

Souvent le voyageur revit Ménélick, qui s'intéressait particulièrement déjà aux choses de France. Lorsque le président Carnot fut assassiné à Lyon, M. Vanderheyne montra au négus les journaux illustrés qu'il avait reçus de France, et qui représentaient les funérailles. Ménélick se fit traduire les articles. On sait qu'il adressa à Mme Carnot une lettre de condoléances et chargea quelques mois plus tard M. Lagarde, gouverneur d'Obock, de déposer en son nom une couronne au Panthéon. Comme les relations du souverain abyssin avec l'Italie, étaient déjà très tendues, Ménélick fulminait contre l'assassin et il ne trouva de repos que lorsqu'il apprit l'exécution de Caserio.

Malgré les nombreuses défaites qu'il leur a infligées depuis, il est peu probable que l'empereur ait des sentiments plus tendres pour les sujets du roi Humbert.

\* \* \* La scène se passe au couvent des... Absolutines. On est en récréation, et l'une des élèves en racontant une histoire dit :

—... aussitôt il devint rouge, rouge, comme...  
—Comme quoi ?  
—Comme...  
—Voyons, Lucile, dit une sœur qui écoute, nommez-nous quelque chose de bien rouge.  
—... Les libéraux et le Cardinal, mère !



## CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 21 mars 1896.

Aujourd'hui, à Paris, l'acquiescement de MM. J. Saint-Cère, de La Bruyère et Carle des Perrières, fait le sujet de toutes les conversations.

Comme, en ayant sous les yeux les comptes-rendus de ces procès, on sourit en lisant, sur le fronton de tous les édifices publics, le mot : LIBERTÉ !...

Où est-elle, cette liberté ?

Où niche-t-elle ?

Voilà ce que demandent tous les journaux de ce soir.

Le juge d'instruction, Henry Meyer, ayant sur ses épaules le manteau de l'Inquisition, a pu, dans un pays civilisé, mettre au secret, faire traiter comme les derniers des hommes des sommités qui, par leur talent, portaient envie à tous les roquets, voire même aux juges, ne mérite pas la triste robe du huissier !

En serions-nous revenus aux barbares lois du Moyen-Age ?

On met au secret, pendant deux mois, des hommes que l'on prend au haut de l'échelle sociale, on les ruine matériellement et physiquement, et après toutes ces injustices de la justice, on découvre qu'ils ne sont pas coupables !

Aussi, des députés intelligents vont proposer une loi, à la Chambre, afin de mettre une fin au pouvoir absurde accordé à des magistrats qui sont souvent d'imbéciles créatures politiques—comme dans beaucoup de pays, hélas !—et qui ne songent pas un instant au mal qu'ils font dans l'administration de leur renversante justice.

MM. Saint-Cère, de La Bruyère et Carle des Perrières sont libres, mais il se trouvera un monde stupide qui, parfois, leur jettera à la face une incarcération d'autant plus pénible qu'elle était imméritée.

Voilà ce qu'est souvent la justice des hommes.

\* \* \*

Depuis longtemps, la France et le Canada demandaient également une ligne directe entre les deux

pays, et le gouvernement du Canada se disait prêt à aider une aussi utile entreprise.

Eh ! bien le projet si désiré se réalise et le 15 avril prochain, le paquebot *Sarnia* laissera Dunkerque pour Québec et Montréal, en arrêtant à Saint-Pierre et Mi-quelon. Un second steamer, l'*Oregon*, partira le 10 mai et le troisième navire de la ligne nouvelle quittera Dunkerque aussi, le 1er juin, et sous pavillon français !

C'est à vous, Canadiens, maintenant qu'il convient d'aider aux organisateurs d'ici.

Leurs prix de transports sont excessivement bas et ils font tout pour mériter la confiance—dont ils sont dignes, d'ailleurs—des importateurs et exportateurs canadiens.

Le traité étant un fait accompli, cette nouvelle ligne rendra donc de réels et grands services.

MM. Walbaum et Tosetti, les agents généraux pour la France, et MM. Widehen et Griffoulière, les représentants à Paris, 15, place de la Madeleine, sont des hommes d'une parfaite intégrité, et leur expérience dans les affaires les désignent pour ces postes de confiance.

Nous souhaitons, à ces messieurs, tout le succès auquel ils ont droit de s'attendre.

\* \* \*

Les théâtres font actuellement de très belles recettes, surtout la Comédie-Française, l'Odéon, la Renaissance, la Gaité et la Porte Saint-Martin, dont les pièces à l'affiche sont de véritables chefs-d'œuvres.

\* \* \*

La dernière représentation du cercle Le Gardenia a été magnifique.

*Le papi lon dans la lanterne*, de M. Jacques Fenny, le chansonnier si connu à Paris, et *Pierrot financier*, de M. Hugues Delorme, poète délicat et exquis, ont mérité les louanges de tous les grands journaux d'ici.

\* \* \*

Le printemps revient avec ses douceurs, son soleil, ses oiseaux et ses fleurs.

Paris n'a plus rien à envier au climat de la côte d'azur.



## PROTESTATION

A Ribon.

Si ce n'eût été la Grande Semaine, où l'on a à faire chose plus sérieuse que de discuter sur l'amour, je serais venue, sombre Ribon, faire un bout de causette avec vous pour vous gronder du pessimisme qu'affecte votre dernier article : *Sait-on aimer ?*

Il y a de l'amertume dans ce que vous avez écrit, on dirait une légère rancune. Pourquoi vous faites-vous une si laide peinture des cœurs de cette fin de siècle ?

Je ne suis pas sorcière, je pourrais me tromper, mais voici ce que je crois : Vous avez dû éprouver une déception et c'est là la cause de votre mauvaise humeur. Une petite friponne dont le joli minois vous avait séduit s'est, depuis le mois dernier, complaisamment laissé conter fleurette par un jeune dudu, un étudiant en droit ou quelque autre sommité de ce genre.

Ah ! croyez-moi, ne vous appuyez pas là-dessus pour prétendre qu'on ne sait plus aimer, c'est là trop minime affaire.

Oui ! on sait encore aimer ; le cœur de la jeune fille, comme aux beaux jours d'antan, bat bien fort et se sent délicieusement ému quand un ami sincère lui murmure tout bas les doux serments d'amour... Est-il riche ?... est-il pauvre ?... elle n'en sait rien... elle l'aime, cela lui suffit...

Et le jeune homme ? il n'est pas moins sensible aux charmes, aux grâces d'une femme qu'aux temps où un chevalier risquait gaiement sa vie dans un tournoi pour obtenir un sourire, une fleur, un éloge de la dame qu'il chérissait.

Oui ! on sait encore aimer d'une manière aussi

loyale, aussi profonde qu'à l'heureuse époque où le troubadour allait sous le balcon de la noble Yseult chanter en vers naïfs son tendre et respectueux amour.

Les qualités du cœur et de l'esprit, la beauté, la grâce, la réciprocité d'affection, voilà ce qui prime, voilà ce qui, règle générale, passe avant l'or... Il y a des exceptions j'en conviens, mais elles sont peu nombreuses.

C'est une insulte nous faire que de dire : on ne sait plus aimer ; c'est insinuer que l'homme n'est plus capable de nobles sentiments, de belles actions car, quand un cœur sacrifie à un peu d'or à un fol orgueil ce qu'il possède de plus grand : la faculté d'aimer, que peut-on attendre de lui ?

Heureusement, il n'en est pas ainsi, l'alleluia sublime de l'amour se fait entendre dans tous les endroits de la terre, on le chante le soir au clair de la lune en contemplant le ciel, on le répète le jour en courant à travers champs : il a sa place partout, dans la joie, dans la douleur, il est toujours le bienvenu.

Tous sont susceptibles d'éprouver ce sentiment.

L'humble soldat garde, attendri, la petite croix donnée par sa payse, au moment du départ, elle lui fait rêver des joies futures de l'heureux foyer qui sera son partage, le service terminé.

Le grand seigneur, non content, comme Lamartine, de donner à sa Graziella son amour et son souvenir, met de plus à ses pieds son nom et sa fortune.

N'allez pas dire en me lisant (si vous me lisez), que ce sont là des idées de petite fille, et sourire d'un air de pitié... Oh ! non, vous me feriez de la peine en vous montrant si incrédule... Il est facile et doux, il me semble, de croire qu'on peut être aimé pour soi-même...

Si le prisme à travers lequel on regarde à dix-huit ans me fait voir tout en rose, l'expérience est là pour rectifier, et j'ai autour de moi des preuves que l'amour, dans la véritable acception du mot, n'est pas plus une chimère que par le passé.

Avouez donc que c'est dans un moment de *spleen* ou de dépit, que vous avez écrit ces vilaines calomnies...

Et si, comme vous le pensez et comme je le crois, l'amour fait le bonheur, je vous prédis un avenir heureux, à vous qui savez aimer, vous rencontrerez quelque part une belle et bonne enfant dont le cœur ami sera un écho fidèle de votre propre cœur.

Alors, dans LE MONDE ILLUSTRÉ, nous lirons une gentille rétractation de l'erreur passée, ayant pour titre : " On sait aimer."

Et sur ce, je vous quitte en vous souhaitant, avec le retour du soleil printannier, des idées plus gaies.

Sans rancune, n'est-ce pas ?



## LES NUAGES

Couché sur le dos, dans le vert gazon,  
Je me baigne d'ombre et de quiétude.  
Mes yeux ont enfin perdu l'habitude  
Du spectacle humain qui clôt la prison  
Du vieil horizon.

Là-bas, sur mon front passent les nuages,  
Qu'ils sont beaux, mon âme ! et qu'ils sont légers,  
Ces lointains amis des calmes bergers !  
S'en vont-ils portant de divins messages,  
Ces blancs messagers ?

Comme ils glissent vite ! Et je pense aux femmes  
Dont la vague image en nous flotte et fuit.  
Le vent amoureux qui de près les suit  
Disperse ou conduit leurs fluides trames ;  
On dirait des âmes !

Rassemblant l'essor des désirs épars,  
Ivre du céleste et dernier voyage,  
A quelque âme errante unie au passage,  
Mon âme ! là-haut, tu me fuis, tu pars  
Comme un blanc nuage !

LÉON DIÉRY.



(Illustrations de Edmond-J. Massicotte)

L'alarme est donnée, le peuple soulevé...

Depuis plus de trois quarts de siècle, le pauvre Canada, ce sol arrosé du sang des plus grands hommes, n'était qu'un amphithéâtre où se jouait un despotisme odieux. On confisquait, sans gêne, le bien des habitants. Les Canadiens-français, que les Anglais avaient juré de respecter, n'étaient en butte qu'aux injures et mauvais traitements de ces despotes.

Enfin, la mesure était pleine ; le vieux sang normand avait bouillonné, la révolte éclata.

Partout, sur les grandes routes, on voyait les paysans armés de vieux fusils ou de faux se diriger vers le rendez-vous assigné aux enfants de la Liberté. Tous ces fermiers étaient devenus soldats. Ils laissaient tout pour se rallier au drapeau de Chénier, le chef de la révolte, ou pour mieux dire, le père des enfants de la Liberté.

Aujourd'hui, si nous voyions cette poignée d'hommes à moitié équipés, que dirions-nous ? Ce sont des fous ; avec de pareilles armes vouloir combattre contre des canons. Ah ! oui des fous. Mais fous courageux et héroïques. Des fous, dont Napoléon composait sa vieille garde. Des fous enfin, à qui nous devons la Liberté que nous avons maintenant. Que de grands hommes d'aujourd'hui je donnerais pour un de ces fous !...

\*\*\*

C'est à Saint-Eustache ; la matinée est belle. Les oiseaux font entendre leur doux gazouillement dans la forêt.

Le village est silencieux ; on n'aperçoit personne dans les rues, que quelques enfants par-ci par-là, et ces enfants, au lieu de cris joyeux, de rires, de chérubins, des larmes dans les yeux. Qu'ont-ils ? Rappelez-vous que c'est pendant les troubles de 37-38 : les enfants n'ont plus de pères ; ceux-ci sont allés défendre la mère commune, la Patrie...

Assise sur les degrés d'une chaumière, est une jeune fille blonde aux grands yeux bleus rêveurs. Elle se nomme Mina.

Son père, Joseph Cartier, est avec les enfants de la Liberté ; il combat les "habits rouges" ; sa mère est morte l'année précédente.

La jeune fille est pâle et semble anxieuse. Un jeune homme, d'environ vingt-trois ans, se tient debout près d'elle. C'est un pauvre infirme, connu dans le village sous le nom de Pierre Moreau, le boîteux.

— Pourquoi, demande la jeune paysanne à l'infirmes, demeurer ici oisif, tandis que Jean, qui est plus jeune que toi, est là-bas, avec les patriotes ?

— Pourquoi ? fait Pierre, d'une voix pleine de tristesse.

— Oui, pourquoi ? répète Mina.

— A quoi suis-je bon ? répondit le jeune homme avec amertume. Que veux-tu que j'aille faire là ?

— Tuer des Anglais, parbleu, fit la jeune fille en se levant. Faut-il ses deux jambes pour se servir d'un fusil ?

— Tu as raison, Mina, répondit Pierre, d'un air convaincu ; je ne suis qu'un être inutile jusqu'à présent, il me faut être utile ; et plus bas, il ajouta : Peut-être alors m'aimeras-tu ?

— Moi, t'aimer, fit la jeune fille, et elle éclata d'un rire ironique.

— Merci, fit douloureusement le pauvre infirme.

— Tu sais bien que c'est Jean que j'aime, reprit-elle. Et tu sais aussi qu'il n'a pas peur d'aller faire face aux "habits rouges" ; tandis que toi, dit-elle avec dédain et mépris, tu n'es bon qu'à te mettre sous la jupe des femmes.

Les dernières paroles de la jeune paysanne firent monter une flamme au visage de Pierre, et un éclair parut dans ses grands yeux noirs.

— Eh bien ! dit-il, je ferai ce que Jean Boisseau n'osera tenter.

— Toi ! reprit la jeune fille, plus brave que Jean ? Et elle poussa un grand éclat de rire.

— Oui, moi, répondit le jeune infirme. Ce que Jean Boisseau n'osera tenter, moi je le ferai, et...

Pierre Moreau parlait encore, quand Mina Cartier aperçut son bien-aimé qui arrivait en courant.

Jean Boisseau était un garçon d'une vingtaine d'années. Brun de peau, il avait les cheveux noirs et crépus ; ses yeux, noirs aussi, avaient une expression un peu sauvage et sournoise.

La jeune paysanne devint écarlate, et une flamme, disparue depuis longtemps, revint luire dans ses yeux d'azur.

— Comment ! toi, ici, Jean ! fit la jeune fille, en mettant sa main dans celle du jeune patriote.

— Oui, moi-même, ma belle Mina, répondit le jeune homme d'une voix joyeuse.

— Et quelles sont les nouvelles de là-bas ? demanda Mina.

— Jusqu'à présent, rien qui vaille la peine d'être signalé, répondit Jean Boisseau, mais on s'attend d'avoir du nouveau. Les Anglais s'avancent avec du canon, alors ça va chauffer.

Au mot canon, Pierre Moreau, qui n'avait soufflé mot, et qui avait passé inaperçu, s'avança vers les deux amoureux, et s'adressant à Jean Boisseau :

— Les "habits rouges" amènent du canon avec eux ?

— Tiens, notre boîteux, fit Jean au lieu de répondre à la question de Pierre. Comment va la patte, continua-t-il, en riant.

Mina partagea l'hilarité de son amoureux.

— Sais-tu, Jean, dit la jeune fille, ce qu'il a osé dire ?

— Non, répondit Jean Boisseau, les yeux allumés d'un feu sombre.

— Il a dit qu'il était plus brave que toi, répondit Mina.



Pierre Moreau cria de toutes ses forces : — A bas les habits rouges, vive la Liberté. — Page 827, col. 2.

—Lui, plus brave que moi, et il s'avança menaçant vers le boiteux.  
Pierre ne bougea point ; seulement il releva la tête et d'un ton ferme, il dit :  
—Je n'ai pas dit que j'étais plus brave que toi ; mais j'ai dit que je ferai ce que Jean Boisseau n'osera tenter.  
—Oui, c'est ce qu'il a dit, fit la jeune fille, comme influencée par le ton imposant de l'infirm.

—Eh bien, pourquoi ne la fais-tu pas cette action éclatante, fit Jean, d'une voix pleine de rancune.

—Je la ferai, répondit Pierre, attends.

—Oui, je crois que nous allons attendre longtemps, reprit Jean Boisseau, en essayant de rire.

Le boiteux ne répondit pas et s'éloigna.

—Avec tous ces mots, fit Mina Cartier, je ne sais pas encore ce que tu es venu nous apprendre.

—Je suis simplement venu, répondit Jean, pour dire que jusqu'à ordre contraire, les femmes n'ont rien à craindre, qu'elles peuvent vivre en paix ; tout va bien. Il garda le silence pendant quelques instants, puis il reprit :

—A présent que j'ai rempli ma mission, il me faut partir.

—Déjà, fit tristement Mina.

—Oui, répondit le jeune patriote, d'un air tracassé ; il faut aller rejoindre les enfants de la liberté.

—C'est vrai, répondit la jeune paysanne, tu es brave, toi, tu n'es pas comme ce boiteux de Pierre Moreau.

Le jeune homme ne répondit pas. Seulement au nom de Pierre Moreau, ses yeux lancèrent des éclairs de haine.

—Eh bien, adieu ou plutôt au revoir, il faut que je parte, et il lui tendit sa main.

Mina la prit dans les deux siennes et murmura adieu, les yeux pleins de larmes. Jean l'attira à lui, déposa un baiser sur la bouche vermeille de la jeune fille et s'éloigna d'un pas rapide. Mina le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu au détour de la route ; puis elle rentra, toute triste et rêveuse.

Le reverrait-elle ?

\*\*\*

Trois jours se sont écoulés depuis ce que nous venons de raconter. Après avoir laissé Jean Boisseau et Mina Cartier en tête-à-tête, Pierre Moreau s'était dirigé vers sa maison. Le soir, il était environ onze heures, Pierre sortit de chez lui avec un petit sac de toile et un bâton.

Après avoir regardé dans la direction de l'habitation de Mina Cartier, il dit quelques mots à voix basse et se dirigea vers la sortie du village ; et depuis, Pierre Moreau, le boiteux, n'a pas été revu.

Le troisième jour, vers les cinq heures de l'après-midi, un bruit sourd, semblable au grondement du tonnerre, se fit entendre. Les femmes, effrayées, s'enfermaient dans leurs maisons, demandant à Dieu de les protéger ; tandis que les enfants, tout en pleurs, allaient chercher un refuge près de leurs mères. Ce bruit sourd était la voix du canon ; les " habits rouges " étaient aux portes de Saint-Eustache.

Les Anglais avaient réussi dans leur tactique, en forçant les enfants de la Liberté à la retraite, afin de pouvoir les cerner.

Cependant, Chénier et ses hommes s'étaient retranchés dans Saint-Eustache ; ils étaient résolus de combattre jusqu'à la mort. La lutte dura plusieurs heures et ne cessa qu'à la nuit. Mais si l'on ne se battait plus, on n'en travaillait pas moins. Les patriotes entassaient arbre sur arbre et formaient ainsi un rempart qui les auraient protégés assez bien si les Anglais n'eussent pas eu d'artillerie.

Les Anglais, eux, ne s'occupaient qu'à placer des sentinelles afin que personne ne pût sortir de la place.

.....  
La nuit est noire ; aucune étoile ne brille. La voûte céleste semble en rapport

avec les événements du jour ; de gros nuages gris et noirs planent au-dessus des deux camps. Dans les hautes fougères, près des fortifications des enfants de la Liberté, un homme épie. C'est Pierre Moreau, le boiteux.

Le jeune infirme, après avoir quitté sa maison, était allé rejoindre les patriotes et les avait suivis dans leur retraite, cherchant avec anxiété l'occasion de se rendre utile. Revenu à Saint-Eustache et sentant que la lutte touchait à sa fin, ils résolurent de mettre en exécution ce qu'il avait dit vouloir faire.

Il avait lu des traits au sujet de canons encloués pendant les guerres d'Espagne et d'Italie ; il avait formé le projet de rendre muettes les bouches à feu des " habits rouges ".

Neuf heures venaient de sonner au village voisin. Pierre se leva, ouvrit son sac et en sortit un marteau et des clous. Il prit tout dans une main et s'avança sans bruit vers le camp ennemi. Arrivé à quelques pas des Anglais, il abandonna sa béquille, et, pour plus de précaution, il ôta ses souliers. Son marteau d'une main et des clous de l'autre, il s'avance vers les canons, c'est-à-dire vers la mort. Il se baisse, il rampe, enfin il arrive sans être aperçu. Son cœur bondit de joie.

Mais ce n'est pas tout, il faut enclouer ces canons-là. Il étend la main, il tâte, il touche un objet ; il tâte encore, c'est une roue de l'affût. Alors tout tremblant, il se lève tout doucement, monte sur le canon, se met à cheval dessus. Le moindre bruit... et il est mort... Il le sait ; mais il veut faire sa part comme patriote et tenir sa parole.

Il cherche la lumière du bronze en tâtant de sa main, il la trouve : alors avec des précautions infinies, il y met un clou dont la tête est enveloppée d'un morceau d'étoffe, afin d'amoindrir le bruit. Il frappe. Un...deux... trois... C'est fini...

il ne parlera plus... à un autre maintenant ; et ainsi au deuxième, au troisième, jusqu'au sixième... le dernier... et il pourra retourner comme il est venu. Il monte sur le dernier bronze, commence son opération ; mais la joie d'avoir réussi le fait trembler, et, malheur, il manque le coup, et le marteau retombe sur l'airain qui résonne. C'est fini...

Des pas se font entendre, on arme les carabines ; une voix sonore crie :

—Halt ! who comes there ?

Une seule voix y répond ; celle de Pierre Moreau, le boiteux, qui crie de toute la force de ses poumons :

—A bas les " habits rouges " ! Vive la Liberté !

Et il tombe percé de cinquante balles anglaises.

Un officier vient voir le cadavre et d'un coup de sa botte il retourne le corps du jeune patriote en ricanant :

—Encore un chien de moins, exclama-t-il.

Puis il s'avance vers les artilleurs pour leur dire de préparer leurs pièces, pour le lendemain matin, à cinq heures, et à la lueur d'une lanterne il examine les bronzes. Tout-à-coup, il fait un bond en arrière :

—Goddam ! hurla-t-il, ce maudit chien de Français a encloué nos canons.

Le lendemain, à cinq heures, la lutte recommença, mais à la grande surprise des enfants de la Liberté, les canons des " habits rouges " restèrent muets.



Jean déposa un baiser sur la bouche de la jeune fille. Page 827, col. 1.

*Eugène Moreau*

Les hommes sont si lâches et si serviles que, si leurs tyrans leur ordonnaient de s'aimer, — ils s'adoreraient.

Ne discutez jamais, vous ne convaincrez personne. Les opinions sont comme les clous : plus on tape dessus, plus on les enfonce. — ALEXANDRE DUMAS, fils.

## AMIE D'ENFANCE

Elle avait les yeux noirs et la voix argentine ;  
Son teint un peu brunet faisait mieux ressortir  
L'éclatante blancheur des dents d'ivoire fine ;  
Un charme subjuguant qu'il fallait ressentir  
Malgré soi saïssissait au cœur, empoignait l'âme.  
Ses traits fins, délicats, son front pur et serein  
Réflétant en tous points la candeur de la femme,  
Attiraient d'une part, d'autre opposaient un frein.

Je la vis, une fois, pendant la saison chaude,  
A la coupe des grains. Nous courrions par les champs,  
De moissons tout jonchés, la prairie émeraude,  
Parlant aux travailleurs, exigeant d'eux des chants,  
Des contes, des récits, quand tous assis sur l'herbe,  
Ils prenaient leur repas de pain bis et de lait.  
Et nous nous asseyions alors sur une gerbe  
Pour mieux voir le conteur et mieux suivre son trait.

Que fait-elle à-présent ? Qu'est-elle devenue ?  
Elle nous a quittés pour ne plus nous revoir ;  
Elle est partie, un jour, et n'est pas revenue.  
Ah ! quel regret j'en ai ! Mais que de chagrin noir !  
Amours de la jeunesse ! amours de tendre enfance  
Pourquoi faut-il que l'âge, en rendant sérieux,  
Nous prive si souvent de la douce présence  
De vos charmes si doux à nos cœurs déjà vieux ?

J.-T.-O. SAUCIER.

Montréal, mars 1896.

## UN VILLAGE AMÉRICAIN

BARRE, VERMONT

Jamais, peut-être, personne n'écrivit dans d'aussi  
déplorables circonstances que je le fais de ce temps-ci.  
Autour de moi, tout un régiment de gamins turbulents  
et tapageurs qui m'obligent sans cesse à défendre  
contre leurs tentatives ma plume, mon encrier et mon  
papier. Quand, après maints débats, je suis parvenue  
à rentrer en possession des objets ci-haut mentionnés,  
je m'aperçois qu'à leur tour mes idées se sont envolées,  
et de nouveau il me faut me lancer en chasse,  
parlementant avec moi-même, cette fois : rappelant à  
l'ordre ma pensée inconstante. Malgré les difficultés  
de la situation, je veux envoyer un souvenir à mes  
lecteurs du MONDE ILLUSTRE, et ils l'auront. Ce que  
femme veut, Dieu le veut.

J'ai remarqué, avec un vif plaisir, depuis quelque  
temps, le retour dans les colonnes où j'aime souvent  
prendre ma place, de Fauvette, Brin d'Herbe et Bluet.

Les gracieuses fantaisies qu'elles nous servent trop  
rarement sont un véritable régal ; mais leur voisinage  
aussi m'est cher. J'ai quelque scrupule parfois à me  
retrouver ainsi souvent seule—jupon égaré—parmi  
tous les mentons barbus qui composent le bataillon du  
MONDE ILLUSTRE. J'adore les belles moustaches sé-  
vères, mais le discret froufrou de falbalas est pour  
moi un babil au charme particulier.

J'ai parlé de falbalas, cela me donne envie de dire,  
en passant, un peu de mal des horribles bloomers...

Mais, bah ! cela m'éloignerait trop du sujet que  
j'ai en vue ; je résiste donc à la tentation pour saisir  
aux cheveux la première inspiration.

Pour la troisième fois depuis quelques années, les  
hasards de la vie m'ont ramenée dans une petite ville  
des Etats-Unis, Barre, dans le Vermont.

J'ai dit une ville, c'est plutôt un gros village coquet-  
tement bâti et tout plein d'activité. La population y  
est extraordinairement mêlée, et pour peu qu'on soit  
d'un naturel observateur, on peut se tailler de la be-  
sogne. Il semble que toutes les races de la terre soient  
représentées ici : Français, Anglais, Allemands, Ita-  
liens, Russes... et que sais-je encore ?... même des  
Chinois et des Juifs, et cela va sans dire, des Cana-  
diens-français.

Mes yeux se sont d'abord et tout naturellement  
portés sur ces derniers... Oh ! mes compatriotes !...

Ils sont nombreux, si l'on compte bien, car il arrive  
souvent qu'en grattant un prétendu Américain, vous  
découvrirez un Canayen. En tous cas, ils peuvent se  
diviser en trois classes : premièrement, ceux qui sont  
restés Français de cœur et qui parlent leur langue  
comme au pays. J'ai remarqué avec orgueil que pres-  
que tous sont originaires de la province de Québec ;  
viennent ensuite ceux qui gardent encore leur nom,

tout en copiant le plus possible les mœurs américaines  
et qui vous disent avec un petit air dédaigneux : " M.  
A...., Mme B...., c'est ça qui vous en a des façons  
du Canada ? " Ceux-là parlent un langage, oh ! mais  
un langage !... Jugez : Vous partez *ben soon*, je voulais  
vous demander de prendre une *ride* avec moi... Ou  
bien encore : Avez-vous *waké* (*to walk*) jusqu'ici ?...  
etc., etc. Je pourrais en citer une infinité de ces mots,  
quotidiennement employés, et tous plus baroques les  
uns que les autres.

Cette partie brille par son ignorance, ignorance  
qu'on ne saurait concevoir sans l'avoir constatée de  
visu. Tout leur paraît merveille dans leur pays d'a-  
doption et, quand ils parlent de la patrie, c'est tou-  
jours avec des phrases qui laissent facilement deviner  
leur origine misérable : les choses que leur indigence  
les a empêchés de connaître dans leur village obscur,  
ils s'imaginent qu'elles n'existent pas au-delà de la  
frontière américaine... Ho ! ho ! les naïvetés colos-  
sales entendues à ce propos ! !

Passons aux derniers, maintenant : les américani-  
sés...

Les jolis noms surtout qu'on trouve dans ce camp :  
des Parent tournés en Relation ; des Gaguons deve-  
nus Gonio ; des Papillon éclos en Butterfly ; mais  
surtout—cela doit être un comble des Coriveau lo-  
geant dans des Bodycalf.

Tous ces spécimens ne parlent pas français : ils  
jouent plus sérieusement au *Yankee*...

Je ne sais ce que doit éprouver, en conduisant dou-  
cement sa charrue et ses bœufs dans une de nos bonnes  
paroisses canadiennes, un papa... Parent, par exemple,  
rêvant à son fils des Etats-Unis devenu M. Relation ?  
Mais moi, dans mon âme, je suis convaincue que tous  
ceux qui changent ou traduisent leur nom sont des  
ignorants et des sots.

Et, messieurs les Américains que visent toutes ces  
complaisances ridicules, doivent-ils en avoir du mépris  
au cœur pour ces imbéciles qui leur font, sans profit,  
le sacrifice du plus bel héritage : un nom honorable ?

Ce serait à leur donner bien triste opinion de la race  
française d'Amérique si, heureusement, il ne se trou-  
vait pas, de place en place, de plus dignes représen-  
tants de notre nationalité.

A Barre comme ailleurs, il y a des Canadiens-fran-  
çais qui font honneur aux leurs : je me permettrai  
même d'en nommer un, en passant, sans tenir compte  
du vif émoi qu'en concevra peut-être mon compatriote.

Le Dr Déziel habile praticien et parfait gentilhomme,  
établi ici depuis deux ans, est une des figures les plus  
sympathiques de l'élément français de cette ville.

Si sa grande modestie s'émeut outre mesure de mon  
indiscrétion, qu'il veuille me pardonner en vue de mes  
bonnes intentions. Française jusque dans les plus se-  
crets replis du cœur, ce m'est un plaisir irrésistible de  
faire la lumière sur ceux des nôtres qui ont quelque  
mérite.

Installée à Barre pour quelques semaines encore,  
j'aurai peut-être l'occasion d'entretenir mes lecteurs  
des petites découvertes que je fais chaque jour. Si  
mes observations me causent parfois des serremments  
de cœur, elles provoquent aussi souvent de francs  
éclats de rire ; je ne suis pas égoïste, je vous ferai  
partager ma gaieté, amis du MONDE ILLUSTRE.

*Aimée Patrie*

## LEÇON DE L'ANCIEN TESTAMENT

L'enfant insensé est la douleur du père ; et la femme  
querelleuse est comme un toit d'où l'eau dégoutte tou-  
jours, qui rend la maison inhabitable.

Le faux témoin ne demeurera point impuni ; et celui  
qui dit des mensonges n'échappera pas à la vengeance  
divine.

Les richesses nouvellement acquises donnent beau-  
coup de nouveaux amis à celui qui n'en avait point :  
mais ceux même qu'avait le pauvre avant qu'il fût  
pauvre se séparent de lui dès qu'il l'est devenu.

## CARNET DU "MONDE ILLUSTRE"

On annonce, par dépêche de Constantinople, que le  
gouvernement turc a décrété l'expulsion des mission-  
naires chrétiens de l'Arménie.

\* \*

Il semble certain que les premiers ministres Mowat,  
d'Ontario ; Fielding, de la Nouvelle-Ecosse, et Green-  
way, de Manitoba, seront candidats aux prochaines  
élections fédérales, pour le parti libéral.

\* \*

On annonce la prochaine arrivée, à Québec, des ar-  
tistes sculpteurs français, MM. Le Cardonnell et Che-  
vré, dont les plans et devis ont été acceptés par le co-  
mité d'érection du monument Champlain.

\* \*

Les candidats sont déjà choisis pour la prochaine  
lutte fédérale dans le comté de Beauharnois. Ce sont  
MM. Bergeron, député sortant, conservateur, et  
Tarte, député sortant de l'Islet, libéral.

\* \*

Jeudi de la semaine dernière, chez son beau-frère,  
l'honorable juge L.-A. Jetté, rue Dubord, à Montréal,  
est décédé M. Léopold Laflamme, avocat et frère de  
feu l'honorable Rodolphe Laflamme.

\* \*

Il est, paraît-il, sérieusement question d'une troi-  
sième candidature de M. Harrison à la présidence des  
Etats-Unis, pour le parti républicain. D'autre part,  
MM. McKinley et Reed ont de fortes chances d'être  
choisis.

\* \*

Le matériel du journal *Le Monde*, qui va doré-  
vant être imprimé aux ateliers de *La Presse*, a été  
vendu à un comité libéral. Celui-ci se propose de pu-  
blier un nouveau journal quotidien, de politique libé-  
ral, *Le Soir*.

\* \*

Notre digne confrère, M. Pierre-Geo. Roy, de Lé-  
vis, laisse présentement courir un bruit intéressant,  
une heureuse nouvelle. Il s'agit de son mariage pro-  
chain, fixé au 19 mai, avec Mlle Eugénie Marsan, fille  
de feu M. T.-A. Marsan, avocat et greffier en loi de la  
Législature de Québec. Nos félicitations et bons sou-  
hais.

\* \*

Un poète de talent et de foi, comme il n'en reste que  
peu en France, malheureusement, M. J. Lachelin-Da-  
guillou, nous adresse une gentille plaquette de ses  
poésies, sous le titre gracieux : *Une gerbe*. La tren-  
taine de pièces que contient ce recueil porte le cachet  
indélébile du savoir-faire et de l'inspiration chrétienne.  
L'éditeur est M. Perret, 69, rue Bonaparte, Paris.

\* \*

Le Parlement fédéral, à l'heure même où il va ex-  
pirer, le 25 avril, vient de perdre encore un de ses  
membres, le lieutenant-colonel Denison, l'un des  
députés de la ville de Toronto. D'un talent assez  
remarquable, le député Denison n'eût jamais, pour-  
tant, assez de largeur de vues pour comprendre les  
vraies conditions de prospérité de la Confédération  
canadienne. C'était un francophobe anti-catholique  
déterminé.

\* \*

Les candidatures fédérales, pour la lutte qui va  
s'ouvrir, commencent à se dessiner un peu partout.  
Parmi les nouvelles, signalons l'hon. M. Chs Lange-  
lier, libéral, Montmagny ; MM. le maire Ball, conser-  
vateur, à Nicolet ; le maire Roy, de Lévis, conser-  
vateur, à Bellechasse ; Talbot, libéral, au même comté ;  
Dionne, conservateur, à l'Islet ; Casgrain ou Déchène,  
libéraux, au même comté ; Hurtubise, conservateur, à  
Russell ; Bourassa, libéral, et Poulin, conservateur, à  
Labelle ; Tétrault, conservateur, à Wright ; Petit, li-  
béral, à Terrebonne ; Fiset ou Tessier, libéraux, à  
Rimouski, etc.

Les actionnaires de l'association athlétique d'amateurs "Le National", se sont réunis, jeudi soir le 16 avril courant, et ont fait l'élection des officiers pour l'année qui commence. En voici le résultat :

Patrons : les honorables J.-A. Chapleau et Laurier.  
 Présidents honoraires : MM. Beausoleil, M.P. ; Préfontaine, M.P. ; Beaudin, C.R. ; Aquin, maire de Saint-Henri ; Hénault, maire de Sainte-Cunégonde.  
 Président : M. le Dr Masson.  
 Directeurs : MM. J. Lamarche ; J.-W. Wilson, comptable ; F.-X. Dupuis, avocat ; W. Meloche, comptable ; L.-J. Harel, courtier ; H. Dubois, marchand ; O. Hénault, marchand ; J. Martineau, rentier et E.-Z. Massicotte, avocat.  
 Auditeurs : MM. P. Bruneau, marchand ; Dr Marin, et Rhéaume, comptable.  
 Médecin : Dr O. René de Cotret.

PETITE POSTE EN FAMILLE. — J. M., Montréal. — *Sonnet au printemps* est accepté. *Je te parlais* n'est pas digne de vous. Vous faites beaucoup mieux lorsque vous voulez. Nous publierons cependant si vous insistez.

P. H. B. de L., Eaton. — *Un souvenir* est d'un prosaïsme complet. Il vous manque l'étude des poètes contemporains. Ne vous découragez pas. Vingt fois sur le métier, etc. !

Karoli, Yamaska. — Inutile de vous défendre ; nous n'avons pas eu l'ombre même de cette pensée.

J. F., Ottawa. — Reçu et accepté, le double envoi.

Aug, L., Saint-Zotique. — Bons, ces essais, chacun en leur genre. A la semaine prochaine.

J. A. D. P., Lachine. — Procurez-vous un traité de prosodie et travaillez ferme. Vos compositions actuelles indiquent un manque des connaissances les plus élémentaires. Ne désespérez pas, cela viendra.

Lœtitia, Sainte-Cunégonde. — Vos vers pris isolément indiquent une science qui s'allie difficilement avec les fautes de français qui s'y rencontrent et la mauvaise disposition des rimes. Comment cela se fait-il ? Ne pouvons insérer sans corrections, en tous cas. De plus, nous ne publions rien sans qu'on nous fournisse un nom responsable.

LA MODE



Extrait de la Saison

No 1. CHAPEAU FORME CHASSEUR GARNI DE FLEURS

No 1. *Chapeau forme chasseur garni de fleurs.* — La forme en est de paille blanche fine. Le fond est haut et pointu et le bord est relevé des côtés. On garnira de ruban de velours noir et de fleurs de pavots nuancés, dessus et dessous le bord. Aigrette noire au milieu des fleurs.



No 2. TOILETTE DE JEUNE FILLE EN LAINAG

No 2. *Toilette de jeune fille*, en lainage bleu per-venche. Corsage-blouse mis dans la jupe sous une ceinture nouée sur le côté. Plastron et bandes brodées sur les épaules. Manches ballon. Jupe cloche.

Mesurage : 8½ verges de lainage grande largeur.

NAPOLÉON Ier

HARANGUES ET PROCLAMATIONS

Les harangues et proclamations de Napoléon Ier sont toute sa vie. Depuis le jour où il prit le commandement de l'armée d'Italie jusqu'au jour où s'écroula sa fortune, cet homme extraordinaire, le plus grand capitaine de son temps, sinon de tous les temps, agit sur l'esprit des masses autant par la puissance de sa parole que par celle de son épée. Aussi, quel que soit le jugement que l'on porte sur le grand drame dont il fut le héros, rien n'en rappelle mieux toutes les circonstances, les scènes et les péripéties que ces discours où l'énergie brûlante de l'improvisation se joint à la force et à l'élévation de la pensée. De date en date, toute l'histoire de cette carrière si rapide, si étonnante et si glorieuse se trouve reproduite dans ces pages véritablement vécues. Général de la République, consul, empereur, Napoléon Bonaparte s'y peint tel qu'il fut réellement avec tous les traits de son caractère et de son génie. On le voit agir, on l'entend parler, et on se sent électrisé comme ces vaillantes armées que, de lutte en lutte et, pendant près de vingt ans, de victoire en victoire, il conduisit à travers toute l'Europe.

Ces pages mettront sous les yeux du lecteur le tableau animé de cette époque inoubliable. Ceux qui la connaissent, pour l'avoir étudiée dans des ouvrages historiques, en auront ici le résumé le plus concis et le plus complet qu'il soit possible d'en donner sans rien ôter à l'intérêt et sans lasser un seul instant l'attention. Ceux qui, appartenant aux nouvelles générations, débutent dans l'étude des commencements de ce siècle qui touche à sa fin, y trouveront le même charme qu'au plus émouvant des romans. Tous, en un mot, aimeront à lire ou à relire cette merveilleuse épopée où la réalité a toutes les fascinations du plus fantastique des rêves, et où les souvenirs, les grandeurs, les dangers, les triomphes, les malheurs, le cœur même de la France tiennent successivement toute la place.

CAMPAGNE D'ITALIE

I

Napoléon Bonaparte naquit à Ajaccio, capitale de

la Corse, le 15 août 1769. Ses ancêtres, italiens d'origine, appartenaient à une ancienne et noble maison de la Toscane. A dix ans environ, il entra à l'école militaire de Brienne où il se distingua par ses progrès en mathématiques et fit prévoir à ses maîtres ses brillantes destinées. En 1783 il fut désigné, au concours, pour aller terminer son éducation à l'école militaire de Paris. Il en sortit en 1787, et entra dans le 1er régiment d'artillerie, dit de la Fère, en qualité de lieutenant en second ; il obtint ensuite le grade de lieutenant en premier dans le régiment de Grenoble, fut nommé capitaine en 1792, chef de bataillon en 1793, et lieutenant-colonel la même année, toujours dans l'artillerie. Il occupait ce dernier grade à l'époque où les Anglais venaient de s'emparer de Toulon. Dugommier, qui commandait le siège de cette ville, le désigna pour conduire les opérations d'artillerie, et ce fut au plan d'attaque du jeune officier que l'on dut la prise de la place. Cette belle conduite lui valut le grade de général de brigade. Il fut nommé général en chef de l'armée de l'intérieur le 26 octobre 1795, quelques jours après le 13 vendémiaire. Le 23 février 1796 il reçut le commandement de l'armée d'Italie, dont le quartier général était à Nice. Bonaparte trouva cette armée dans l'état de dénuement le plus misérable. C'est alors qu'au moment d'entrer en campagne il adressa à ses troupes la proclamation suivante :

"Alberga, le 20 germinal an IV (10 avril 1796.)

"Soldats ! vous êtes mal nourris et presque nus. Le Gouvernement vous doit beaucoup, mais ne peut rien pour vous. Votre patience, votre courage vous honorent, mais ne vous procurent ni avantage ni gloire. Je vais vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde : vous y trouverez de grandes villes, de riches provinces : vous y trouverez honneur, gloire, richesses. Soldats d'Italie ! manquez-vous de courage et de constance !!!"

Cette série sera continuée dans un prochain numéro.

PROPOS DU DOCTEUR

LA CARIE DES DENTS CHEZ LES ENFANTS

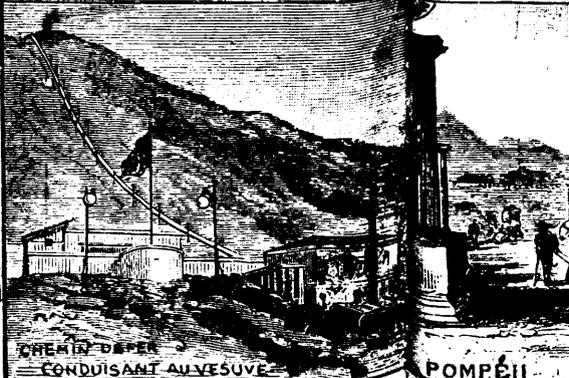
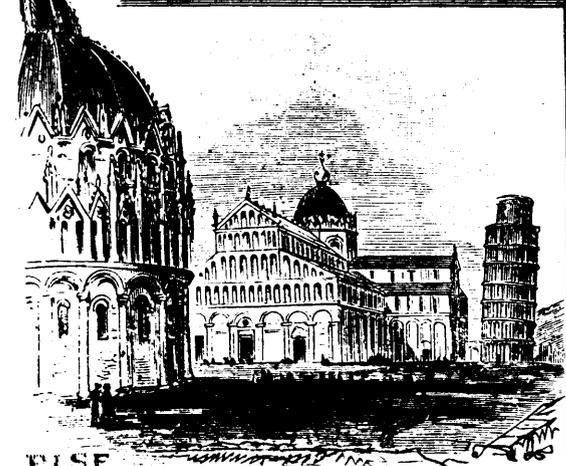
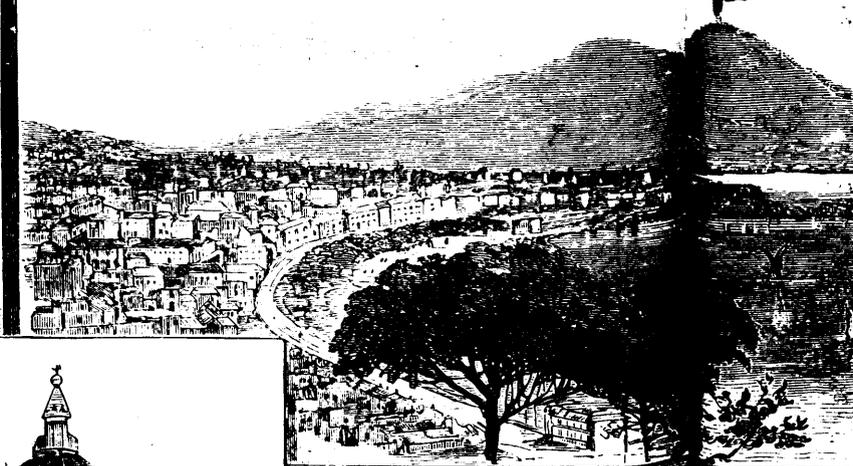
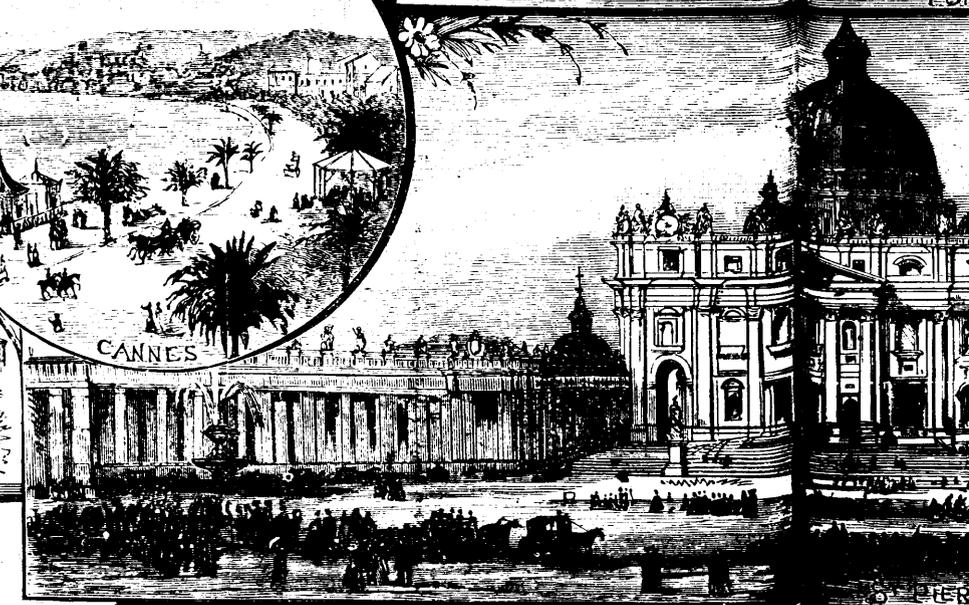
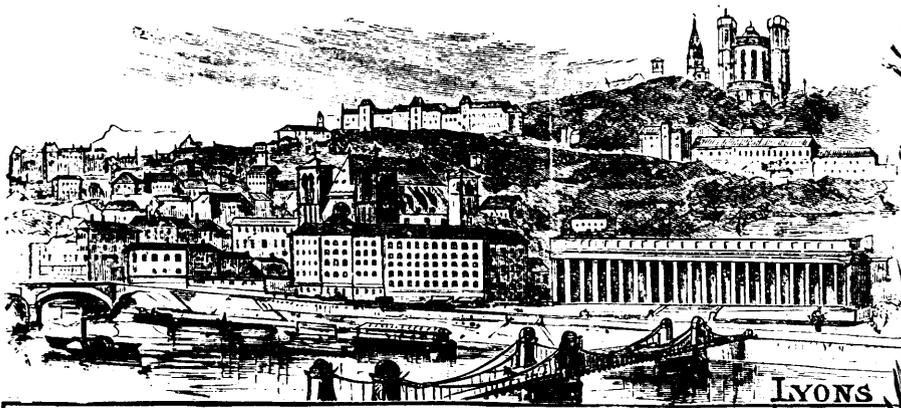
Ecoutez les mamans jaser entre elles : tous les malaises qu'éprouvent leurs bébés, elles les mettent régulièrement sur le compte des dents. Elles ont bon dos, les dents ! Mais, aussitôt que la vingtième a fait son apparition, cette bouche qu'on explorait si avidement peu de temps auparavant, n'intéresse plus personne ; on ne veut plus savoir ce qui s'y passe ; le compte y est : vingt dents.

Eh bien ! Mesdames les mamans, vous avez tort et votre indifférence me navre. A l'avenir, faites-moi le plaisir de surveiller mieux que cela les quenottes de vos enfants ; car les dents de lait, tout comme les dents permanentes, sont sujettes à la carie, et même, comme elles sont très peu résistantes, elles sont plus souvent atteintes de carie que celles de la seconde dentition. Qu'arrive-t-il alors ? Je ne parle pas de la douleur, de la perte de l'appétit, des abcès qui peuvent survenir. Je veux seulement insister sur une particularité qui touchera plus particulièrement les mamans dans leur point sensible, leur orgueil maternel.

La dent de lait cariée tombe prématurément : il résulte de cette chute précoce un arrêt de développement de la mâchoire à ce niveau : aussi la dent permanente qui plus tard va venir succéder à la dent de lait ne trouve-t-elle plus un espace suffisant pour se caser, et elle est rejetée en dehors, ce qui n'a rien de flatteur au point de vue de l'esthétique.

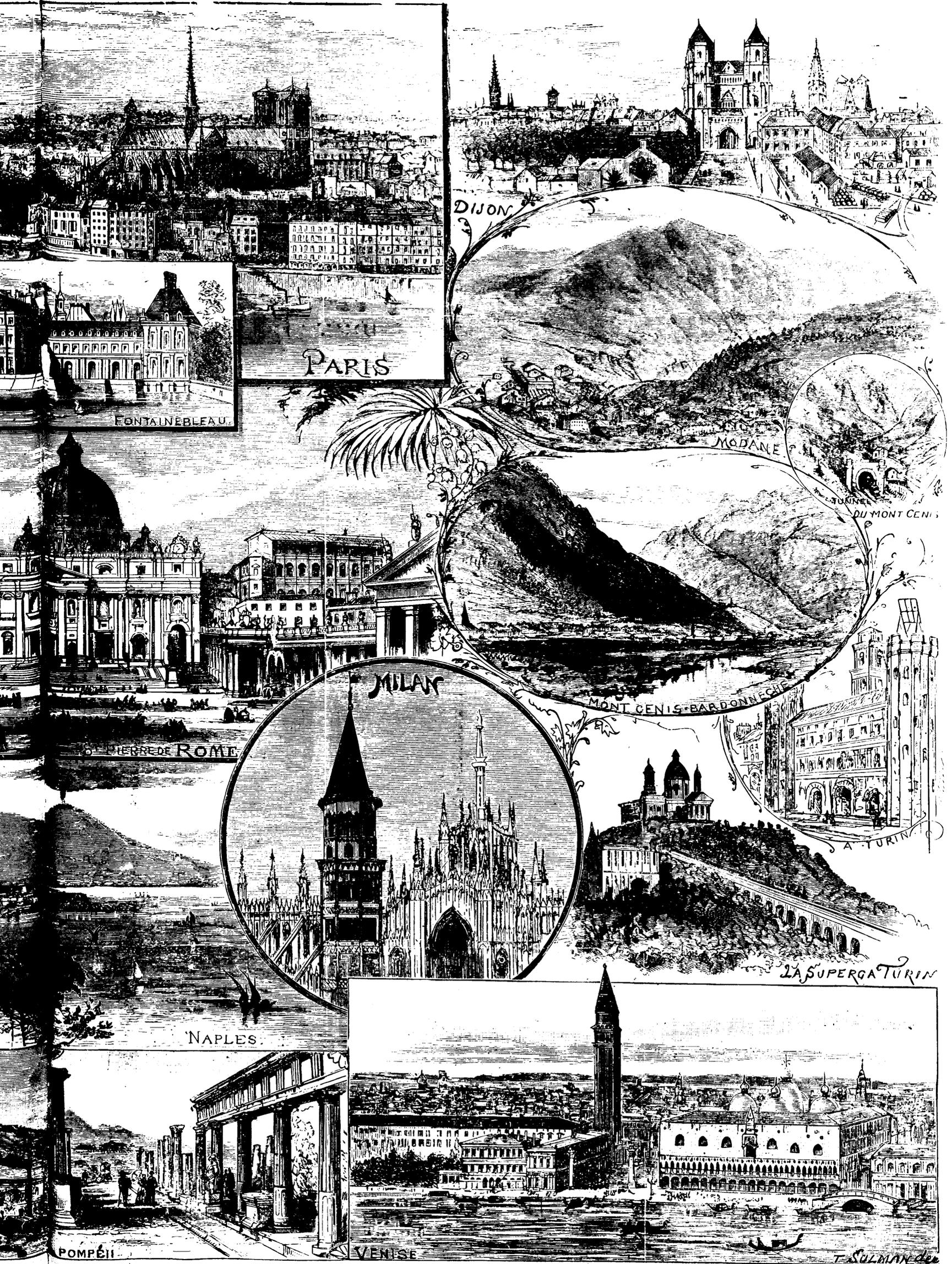
Pour prévenir la carie, il est nécessaire de pratiquer chez l'enfant l'hygiène buccale. A mesure que celui-ci grandit, on doit lui faire prendre l'habitude de se laver plusieurs fois par jour, la bouche avec des liquides antiseptiques. Si quelque dent devient malade, il ne faut pas hésiter à conduire l'enfant chez le dentiste ou chez le médecin. La carie des dents de lait sera soignée avec autant de soin que celle des dents permanentes : à ce prix seulement les bébés auront des bou-ches présentables quand ils seront en état de se marier.

Dr AMBO.



POMPEII

DE LONDRES A LA RIVIERA ET L'ITALIE. — VUES PANORAMIQUES SUR LA GNE CON



UR LAGNE CONDUISANT A BRINDISI, PAR LE MONT CENIS ET LA CORNICHE

CHRONIQUE MONDAINE

Il y a une quinzaine de jours, en dépouillant ma correspondance, qui n'est pas très volumineuse d'ailleurs, ni trop embarrassante, une enveloppe quoique faite comme toutes les autres, attira mon attention d'une façon particulière.

Cette enveloppe, d'assez grande dimension, contenait une carte qui ne laissait aucun vide au dedans.

Voilà, me dis-je, une invitation à manger ou à danser ; un banquet ou un bal.

Mes yeux étant tombés sur l'adresse, je n'eus plus de doute : l'écriture était masculine, j'étais convié à un banquet... en ma qualité de journaliste sans doute.

Or, les journalistes sont toujours "soignés aux p'tits oignons," selon l'expression populaire, dans les banquets ; aussi, c'est l'odorat parfumé du fumet des viandes appétissantes et de la vapeur suggestive d'un vin généreux que je brisai le cachet de la dite enveloppe.

Mais non, ce n'est pas ça du tout, me dis-je alors, il s'agit d'un bal.

Ma foi ! j'en fus encore plus satisfait, d'autant que ma carte d'invitation avait un attrait spécial ; elle venait, non de la part d'une dame ou d'une demoiselle, selon l'habitude, mais de la part de l'un de mes vieux amis qui, après avoir dansé dans une grande partie des salons de Montréal, voulait à son tour faire danser...

Ma foi ! j'acceptai avec grand plaisir, et le samedi suivant, 11 avril, je me trouvais à la porte d'une immense salle, rue Drummond.

J'aime les invitations et, comme c'en était une, ma curiosité était vivement piquée.

J'hésitai quelque peu avant d'entrer—je suis timide dans ces circonstances—mais enfin je pris courage et me glissai dans le vestiaire.

Dix minutes plus tard, je serrais la main de mon ami, qui me prit par le bras et me fit faire le tour de la salle, me présentant à des personnes de son choix.

La salle était remplie de joyeux couples, qui se proposaient sans doute de tirer tout le profit possible de la circonstance.

L'orchestre se mit bientôt en mouvement, et les danses aussi.

Les tourbillons de la valse succédèrent au pas cadencés du quadrille et furent remplacés par d'élégants sautilllements appelés "jersey," "ripple," "lapesterian" ; puis vinrent des lanciers, des caprices, des danses militaires, des menuets, des bons-tons, des polkas, etc.

A peine y eût-il un arrêt, vers minuit, pour permettre à mesdames et messieurs de se fortifier afin de recommencer à l'envi.

Le programme, quoique chargé de vingt-cinq danses, fut allongé par des extras, des "surextras," par toute la kyrielle des extras.

Et tout le temps l'animation la plus vive régnait dans la salle ; mon ami semblait joyeux et savourait son succès avec délice.

Les toilettes aux couleurs variées, blanches, roses, bleues, jaunes, noires, représentant en un mot les sept couleurs de l'arc-en-ciel, offraient un aspect magni-

fique, tant par leurs richesses que de la manière avec laquelle elles étaient portées.

Si l'on joint à cela les discrets parfums s'échappant des fleurs et des toilettes féminines, l'imagination suppléant au reste, l'on aura peut-être une idée de cette fête mondaine.

En disant bonjour à leurs hôtes, MM. Théodore Haynes, Adélarde Guay, Victor Bonneville, Arthur Giroux, Albert Lapointe, J.-C. Bisailon et Henri Robert, les invités les ont remerciés chaleureusement et les ont félicités de la belle et joyeuse idée qu'ils avaient eue de leur donner un bal, en dépit de leur caractère masculin...

C. R.

UN MARIAGE FRANÇAIS

(Voir gravure)

C'est à Biarritz que M. Patrice de Mac-Mahon a eu l'honneur de voir pour la première fois la princesse Marguerite d'Orléans, fille du duc de Chartres. A son retour de Madagascar, le brillant officier était allé prendre quelques jours de repos sur la côte de l'Océan. La duchesse de Chartres se trouvait précisément à Biarritz avec sa fille ; et à peine le jeune duc de Magenta eut-il aperçu la princesse, qu'il ne put moins faire que de rendre hommage au prestige de sa grâce, de son charme, de sa beauté.

Lui-même, d'ailleurs, ne tarda pas à être remarqué par la princesse Marguerite. Le fils du héros de Sébastopol est un homme d'allure fort séduisante, à la physionomie ouverte, avec, dans le regard, cette étincelle qui indique les âmes énergiques.

Le duc de Magenta a quarante et un ans. Sorti des premiers de l'école Saint-Cyr, il était, depuis la fin de l'année 1885, capitaine au 8e bataillon de chasseurs à pied, stationné à Amiens. Or, par une singulière coïncidence, il n'a cessé, depuis sa sortie de l'école, de servir dans cette vaillante troupe qu'organisa, sous le nom de "Chasseurs d'Orléans", le grand-père de sa fiancée, et qui, connue ensuite sous le nom de "chasseurs de Vincennes", forme aujourd'hui ce corps d'élite des chasseurs à pied, auquel le populaire a donné le nom de "petits vitriers".

A la nouvelle de l'expédition de Madagascar, M. Patrice de Mac-Mahon voulut prouver que le fils d'un héros peut à son tour faire des prodiges ; après mille difficultés, il parvint à faire partie du corps expéditionnaire et se distingua si bien dans cette laborieuse campagne—notamment par les services qu'il rendit à Majunga—qu'il fut porté à l'ordre du jour et nommé chef de bataillon pour sa belle conduite.

A la nouvelle de cette union, le prince de Joinville a manifesté sa plus vive satisfaction. Quant au duc d'Aumale, il a murmuré dans le rayonnement de sa joie, qui illuminait et rajeunissait sa noble face de guerrier :

—Puisque nous ne pouvons plus donner nos fils à l'armée, nous lui donnons nos filles !

Les femmes sauvages ne sont pas civilisées. Cependant, il y a des femmes civilisées qui sont sauvages,

PRIMES DU MOIS DE MARS

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Mme Thaddée Brunet, 175B, rue Beaudry ; L. J. Papineau, 781, rue Sanguinet ; Ludger Emard, 469, rue Beaudry ; A. H. Picard, 159, rue Drolet ; Edouard Poupart, 245, rue La-gauchetière ; Zotique Deslongchamps, 201, rue Anherst ; Dr C. V. Valin, 105, rue Saint-Denis ; Louis Paré, 207L, rue Saint-André ; Mme M. L. D. LeBlanc, 147, rue Saint-Hubert ; Mme F. X. Bélanger, 376, rue des Seigneurs ; Mme Joseph Paquette, 25, rue Dubord.

Québec.—J. F. Forgue, 375, rue Richardson, St-Roch ; Arthur Racine, 52, rue Desfossés, St-Roch ; J.-Bte Gosselin, 175, rue St-Olivier.

St-Romuald.—L. J. Demers.

Ste-Marguerite, Lac Masson.—Mlle Marguerite Lanesse.

Vaudreuil Station.—J. B. A. Valois.

Rougemont.—Chs N. Frégeau.

Cap St-Ignace.—A. J. C. Beaulieu, N.P.

St-Jacques de l'Achigan.—Dr J. O. Beaudry.

St-Alexis.—Médéric Magnan.

Pointe St-Charles.—Alfred Deschamps, coin Charron et Hibernian Road.

Pawtucket, R. I.—J. N. Martel.

Nashua, N. H.—Aimé E. Savard, 66, rue Pine.

Lawrence, Mass.—Félix Poisson.

NOUVELLES A LA MAIN

Examen de mythologie.

—Voulez-vous nommer les trois Grâces ?

L'élève, sans hésiter.—Liberté, Egalité, Fraternité !

—Oui, répond le professeur, mais ce sont des grâces d'Etat.

\*\*

On parlait de la métempycose ; quelqu'un dit en plaisantant qu'il se souvenait fort bien d'avoir été le veau d'or.

Une femme lui répondit :

—Vous n'en avez perdu que la dorure.

\*\*

A un repas de nocce :

La mère de la mariée se vante de ce que, dans sa famille, tout le monde est mort très vieux.

—Diantre ! s'écrie le gendre, auprès de qui on a fait valoir des "espérances," vous ne m'aviez pas prévenu de cela ;

\*\*

—Il me semble, ma chère amie, que vous voyez les choses sous un autre jour depuis votre mariage.

—Quoi de surprenant ? J'ai trouvé quinze lampes dans ma corbeille de nocces.

Si M. Laurier n'accorde pas son approbation à la loi des écoles, il l'accorde certainement à l'Ami des Salons de Mlle Nitouche, qui est le livre le plus complet de son genre. Aussi tous le disent. Prix : 10c. G.-A. Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine.

ILS NE DORMENT JAMAIS TOUS LES DEUX A LA FOIS



Vous n'avez pas plus tôt réussi



A endormir le bébé, au bout d'une heure d'efforts,



Que vous réveillez le chien



Et que le plaisir recommence pour vous comme de plus bel

**FEUILLETON**

**MANQUANT**

RIEN A CRAINDRE

Une des causes qui font redouter à beaucoup de personnes d'user le remède convenable dans les cas de toux, bronchites, etc., c'est la crainte de la constipation. Le *Baume Rhumal* guérit sans constiper. Ses propriétés adoucissantes et balsamiques sont même un avantage qu'il réclame en sa faveur. Le *Baume Rhumal* pour la guérison des maladies de la gorge, des bronches et des poumons, se vend partout 25c la bouteille.

CHOSSES ET AUTRES

—On a commencé à planter des patates, dans le comté de Shelburne, N. E.

—Les cultivateurs du Nord-Ouest commencent leurs semailles cette semaine.

—La peste noire vient de se déclarer à Hong-Kong, et le nombre des victimes qui succombent est considérable. Elles meurent en trois ou quatre jours.

—La navigation est actuellement ouverte sur le Saint-Laurent, en bas de Québec. Le fleuve est entièrement libre depuis l'île d'Orléans jusqu'au golfe.

—L'impératrice de Russie possède un manteau d'hermine estimé à \$50,000. C'est un cadeau qu'elle a reçu de ses sujets de la province de Kherson.

—A l'occasion de son couronnement l'Empereur de Russie a donné sur sa cassette particulière \$125,000 pour être distribués aux pauvres de Moscou.

—Six canons à tir rapide, de 6 pouces de diamètre, sont en route de Halifax à Victoria, destinés aux fortifications d'Esquimaux, qui sont presque terminées.

UN CERTAIN TROUBLE

La plupart des remèdes préconisés contre le rhume entraînent un certain trouble du côté de l'estomac. Cet inconvénient n'existe pas avec le *Baume Rhumal* qui ne nécessite pas un régime spécial d'alimentation. Seulement 25 cents la bouteille. Procurable dans toutes les pharmacies.

—Cette semaine, le Théâtre Royal a des attractions puissantes et nombreuses. La célèbre petite comédienne, Mlle Katie Emmett, célèbre par l'élégance et la grâce charmante qu'elle porte au travesti, tient le premier rôle dans un mélodrame intitulé *The Waifs of New-York*, qui est représenté avec tous les décors, accessoires et effets scéniques voulus. Cette pièce a tenu l'affiche pendant sept semaines consécutives à New-York, tout récemment.

DONNEZ LEUR LE BAUME RHUMAL

Lorsqu'une maladie se déclare, le devoir des personnes de l'entourage de la personne atteinte doit être de rechercher le remède le plus sûr et le plus efficace connu afin d'enrayer la marche du mal. Puisque nous sommes précisément dans la saison des rhumes, nous ne saurions trop recommander le *Baume Rhumal* à toutes les personnes souffrant d'affection de la gorge et des poumons. Des milliers de malades lui doivent leur guérison. 25 cents la bouteille, dans toutes les pharmacies et les épiceries.

—Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 1er avril : Hors texte : Le siège de Paris ; L'un des leurs, dessin inédit, Mme M. Cornélius. La carrière d'un navigateur, S. A. S. le prince A. de Monaco ; Etude du roman La guerre et la paix, au point de vue militaire, Général Dragomirof ; La célébrité contemporaine, Comte C. de Moüy ; La grève aux Etats-Unis, E. Levasseur ; Unité dans l'action militaire, J. Blondus ; Penthésilée, reine des Amazones, G. de Lys ; Une lettre inédite de Bussy de Rabutin, de Saint-Genis ; Lettres sur la politique étrangère, Mme Juliette Adam. Pages consacrées : Mme A. Daudet, J.-H. Rosny, Le Therselin, Mme V. Vend : Une an-

née de fêtes russes, V. Pâques. La Quinzaine, Décentralisation, \*\*\* ; Les Provinces ; L'armée, La marine, Colonies, Parlement, Critique littéraire, Critique musicale, Critique dramatique, Sciences, Agriculture, Finances, Bibliographie, Sport, Carnet mondain, Mode.

JEUX ET RECREATIONS

ÉNIGME

Pour se garantir des filous  
On me met souvent en usage ;  
L'avare ainsi que le jaloux  
De son trésor me croit le gage.  
Je trouve partout de l'emploi,  
A me connaître l'on s'applique,  
Et jamais personne sans moi  
Ne pourrait savoir la musique.

PROBLÈME

Entrant un jour dans une église, je me dis : " Si l'argent que j'ai dans ma poche vient à doubler, je donne six cents pour les pauvres ! "

Crac ! le miracle s'opère ! Je donne six cents, et je vais dans une autre église. J'y fais le même vœu ! Mon argent double encore !  
Je donne de nouveau six cents pour les pauvres.

Enfin, dans une troisième église, sur le même souhait, mon argent, double de nouveau ! Je redonne six cents et je sors de l'église sans un sou dans ma poche.

Combien avais-je avant d'entrer dans la première église ?

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 624

Charade.—Cor-niche.

Souffrances Atroces

PROVENANT DE

RHUMATISMES

C. H. King, Water Valley, Miss., guéri par

La Salsepareille d'Ayer

"Pendant cinq ans, j'ai souffert de douleurs atroces provenant de rhumatismes musculaires. J'ai essayé de toutes les médecines connues, j'ai consulté les meilleurs docteurs, je suis allé trois fois à Hot Springs, Ark., où j'ai dépensé 1000 dollars, sans compter les notes de docteurs, mais je n'ai pu obtenir qu'un soulagement temporaire. J'avais tellement maigri que j'en étais arrivé à ne peser que quatre-vingt-treize livres; j'avais le bras et la jambe gauches tout déformés, les muscles s'étant retournés comme des nœuds.



Je ne pouvais pas m'habiller sans aide et pouvais seulement me traîner dans la maison en m'appuyant sur une canne. Je n'avais pas d'appétit et les médecins m'assuraient que je ne pourrais pas vivre. Après avoir essayé de tout, et avoir enduré les plus affreuses tortures, je commençai à prendre de la Salsepareille d'Ayer. En moins de deux mois, je pouvais marcher sans canne. En trois mois mes membres commencèrent à reprendre leurs formes, et dans l'espace d'un an j'étais guéri."

La Salsepareille d'Ayer

La Seule admise à l'Exposition de Chicago.

PURGATIFS \* DÉPURATIFS  
ANTISEPTIQUES

Leur Succès s'affirme depuis près d'un siècle



ENGORGEMENTS D'INTESTINS  
(Constipation, Migraine, Congestions, etc.)



Très contrefaits et imités sous d'autres noms.  
Exiger l'Étiquette CI-JOINTE EN 4 COULEURS  
No'ice dans chaque boîte. DANS TOUTES LES PHARMACIES.

Logogriphe.—Braise et Brise.

ONT DEVINÉ :

François Bergeron, St-Dominique de Jonquière ; Wilfrid et Marie, St-Jérôme ; Mlle Alice Aubert, Québec ; Mme Oscar Berthiaume, Mlle Philomène Reid, Mlle Léontine Lefebvre, Mme Napoléon Lefebvre, Mme A. E. Jacques, Saint-Télesphore.



V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—16.

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

U. PERREault

— RELIEUR —

No 58, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.  
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.  
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.  
Une visite est sollicitée.

.....LISEZ.....

"Le Monde"

LE GRAND JOURNAL

LIBÉRAL-CONSERVATEUR

DE MONTRÉAL

Le mieux renseigné sur les brûlantes questions politiques du jour. ....

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

UN MEDIUM D'ANNONCE

HORS LIGNES

ANNONCE IMPORTANTE DE  
John Murphy & Cie

Elles ont été achetées spécialement pour vous, Mesdames. Ne soyez pas sans voir nos

Nouvelles Soies

POUR MATINÉES

Les Prix sont de 45 cts à \$5.00 la verge

Nous avons d'élégants Crépons et Alpacas noirs et de couleurs, qui vous feraient charmante Robe ou Jupe, étant porté avec une Matinée faite de nos Soies.

Il ne faut pas non plus oublier nos Mousselines, nos Plissés, nos Battistes de Fil, nos Toiles des Indes, etc., etc., qui aussi vous feraient une jolie Robe d'été.

Nous avons aussi un grand choix d'Etoffes rayées et unies dans toutes les Nouvelles Couleurs, pour enfants.

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 8338

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE PRÉPARÉ PAR M. CHEVRIER

Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'huile de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'huile de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE : la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANÉMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.



Se Sentait Elevé dans les Airs.

BLAINE, N.Y., Jan. 1894. (1) Je ne pouvais dormir des nuits, j'étais si nerveux que je me sentais élevé dans les airs jour et nuit; quand je fermais les yeux ils semblaient vouloir sortir de ma tête; je ne pouvais fixer mon esprit sur quoique soit. Je me sentais devenir détraqué. Après avoir pris le Tonique Nerveux du Père Koenig seulement durant deux semaines, je me sentis tout changé, je me considère guéri maintenant. J'ai recommandé ce Tonique à d'autres, toujours avec le même bon résultat. W. H. STERLING.

DELHI, ONT., Jan. 14, 1891. Ma femme a fait usage de 6 bouteilles du Tonique Nerveux du Père Koenig; elle n'a pas eu d'autres attaques, je sais que ce remède a donné l'effet voulu. Je le recommande avec plaisir à tous ceux qui souffrent de cette terrible maladie, "l'Épilepsie," et que Dieu vous aide dans votre bonne œuvre. JOHN GRANT.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratuite. Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill. Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

LA NOUVELLE REVUE

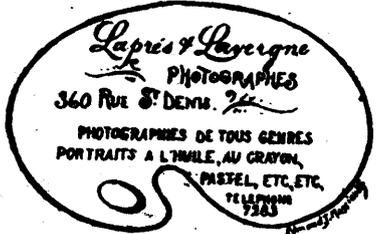
18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Table with subscription rates: Un an 6 mois 3 mois, ABONNEMENT (Paris et Seine, Départements, Étranger) with prices in francs.

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences de la Société Générale de France et de l'Étranger.



FAUSSES DENTS SANS PALAIS

Couronnes en or, ou en porcelaine posée sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste, 20, rue St-Laurent, Montréal. Tél. Bell 2818.



HOW I OBTAIN A PATENT? For a patent lawyer and an honest opinion, write to MUNN & CO. who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free. Examine taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free. Building blocks, monthly, \$1.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in color, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address: MUNN & CO., NEW YORK, 361 Broadway.

EXTRA-VIOLETTE Violet AMBRE ROYAL. Véritable et suave Parfum DE LA VIOLETTE. Nouveau Parfum extra-fin. PARIS 29, N° des Italiens. SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE. SEUL INVENTEUR DU

35275

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S. No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

AUX DAMES

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprennent le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essaiage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc. ACADEMIE, 20 RUE ST-DENIS, Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

POUDRE

LIQUEUR DE COMTE

Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine. Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur. Direction dans chaque boîte. Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents

LA PHARMACIE NATIONALE 216, SAINT-LAURENT MONTRÉAL

Librairie Française

G. HUREL 1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc. Livres d'occasions, achat et vente. Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Précieux pour marchands.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique) INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR 187, RUE SAINT-JACQUES ROYAL BUILDING MONTRÉAL

Débetures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer VALEUR DE PLACEMENT ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés. Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL. Achète des débetures et autres valeurs désirables.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 11 avril 1896

53,187

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques MONTRÉAL

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ; le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

.....LE.....

Plus Grand Magasin DE MONTREAL

L'Immense Variété

— ET LA —

BONNE VALEUR

ATTIRENT LA CLIENTELE

Jamais les assortiments dans les différents départements n'ont été si bien assortis et jamais une valeur si excellente dans toutes les marchandises n'a été offerte. La quantité et la variété des articles de saison est immense et complètement impossible à décrire.

Encore des Nouveautés

Dans les

Collerettes et Gilets Élégants

Pour dames, en noir et couleurs, perforées et garnies de galons et de ruches, 95c à \$12.50.

Collerettes en velours noir pour dames, richement garnies de paillettes, de jais, de mousseline de soie, dentelle et ruban, toutes magnifiquement confectionnées, \$4.55 à \$25.

Nouveaux gilets Box noir, pour dames, 4 boutons, depuis \$2.95 à \$18.50.

Nouveaux gilets Faune drap Box avec 4 boutons de nacre, pour dames, \$2.75 à \$25.50.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Vestes Bouffantes pour Dames

L'actualité des vestes bouffantes pour dames, avec blouses et plastrons, peut être considérée comme rivale des modes les plus sévères des saisons passées. L'abondance est le côté caractéristique de la veste bouffante pour cette saison.

Vestes bouffantes en indienne, pour dames.

Dans les couleurs claires et sombres, à la dernière mode, et nouvelles formes de manches, 48c à 98c chacune.

Vestes bouffantes de Chambray, pour dames, dans les nuances les plus récentes, et nouvelles formes de collets et poignets, \$1.20 chacune.

Vestes bouffantes "Cambric," pour dames, dans les nuances les plus récentes, faites à la dernière mode, \$1.50 à \$1.70

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Bas de Dames

Toutes les pesanteurs dans les bas de dames.

Les plus récentes nouveautés dans les bas de dames.

Bas en coton noir pour dames, 16c à 40c la paire.

Bas de coton tan, pour dames, 18c à 37c la paire.

Bas en coton brodé, pour dames, 25c à 78c la paire.

Bas en cachemire noir pour dames, 18c à \$1.25 la paire.

Bas en cachemire tap pour dames, 40c à 63c la paire.

THE S. CARSLY CO. 1765 à 1783, Rue Notre-Dame